

Arthur Leblanc Virtuose de l'archet

Juliette Bourassa-Trépanier

Volume 5, numéro 2, été 1989

En avant la musique!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourassa-Trépanier, J. (1989). Arthur Leblanc : virtuose de l'archet. *Cap-aux-Diamants*, 5(2), 51–54.



*Jeune élève au Séminaire de Québec, Arthur Le Blanc étudie déjà le violon avec le professeur J.-Alexandre Gilbert.
(Archives du Séminaire de Québec).*

ARTHUR LE BLANC

VIRTUOSE DE L'ARCHET

par Juliette Bourassa-Trépanier*

Depuis sa fondation, la ville de Québec a toujours été une capitale politique et intellectuelle. Cette caractéristique de la ville a influencé son développement culturel. Ainsi, au début du XX^e siècle, un groupe de musiciens donne à cette vie culturelle des structures qui subsistent encore, dont un orchestre symphonique fondé en 1903 et une école d'enseignement supérieur rattachée à l'université Laval en 1922. À Québec, l'établissement d'artiste, tel Arthur Le Blanc s'inscrit donc dans cette tradition.

Avec Katleen Parlow, il est l'un des premiers violonistes à faire carrière à l'étranger. Les Canadiens des années 1930-1940 lui savent gré de son

rôle d'ambassadeur des arts de son pays. Au moment de sa mort, le musicologue Gilles Potvin lui rend hommage dans *Le Devoir* par un article intitulé: «*Arthur Le Blanc, le violoniste national du Canada*». Il possédait tous les atouts pour devenir un violoniste remarquable: le talent, une enfance baignée de musique, de nombreux encouragements durant sa formation, des critiques qui reconnaissent sa valeur et des amis de renommée internationale comme Henryk Szeryng.

Des critiques élogieuses

Cet homme d'une belle simplicité accueille les journalistes avec son bon sourire. Sûr de son

talent, il se rend à ses récitals comme on va à une fête. Léo-Pol Morin écrit dans *Le Canada* au lendemain d'un concert donné à l'École de musique d'Outremont: «*Il a une main droite splendide, moelleuse, précise d'attaque, jusque dans les sons harmoniques les plus scabreux*». Il en fait toutefois un interprète moins doué pour exprimer «*la fougue romantique*» que pour éblouir par le «*pur jeu sonore*». Du même concert, le critique du *Devoir*, Frédéric Pelletier, remarque lui aussi avant tout la beauté sonore du jeu de Le Blanc.



Après une brillante tournée en Hollande, Belgique et Suisse, Arthur Le Blanc occupe le prestigieux poste de premier violon de l'Orchestre symphonique de Paris pour la saison 1935-1936. (Collection Jeanette Le Blanc).

Quelques mois plus tard, lors d'un récital à Carnegie Hall, le *New York Times* salue Le Blanc comme un artiste possédant «*non seulement une excellente technique, mais surtout un jeu remarquablement expressif et une sonorité d'une extrême beauté*».

Naissance d'une carrière

Luthier et professeur de musique, le père d'Arthur Le Blanc habite Saint-Anselme près de Moncton. Les cinq enfants de la famille font de la musique, mais l'aîné, sans doute le plus doué,

doit très tôt se soumettre à une discipline d'apprentissage rigoureuse. À l'âge de cinq ans, il fait ses premières apparitions en public. Outre un séjour de trois ans à Boston, où son père tient un magasin de musique pendant les mois d'hiver, Arthur passe sa jeunesse à Moncton.

De 1914 à 1923, il fréquente le Séminaire de Québec tout en étudiant le violon avec le professeur J.-Alexandre Gilbert. Ses activités musicales prennent vite le pas sur ses études classiques. Au cours des premiers mois de 1921, il donne cinq concerts publics, dont un aux membres du Club musical et un autre comme soliste de la Société symphonique. En 1922, son nom figure sur la première inscription de la nouvelle École de musique de l'université Laval.

En 1923, Le Blanc retrouve sa famille à Boston, où son père possède un commerce d'instruments de musique. Chez le chanteur Désiré Bourque, un compagnon de tournée, il rencontre l'avocat d'origine acadienne Louis-Philippe Saint-Coeur et sa femme Béatrice Guillis, une chanteuse. Le couple l'invite à habiter avec eux. Au *New-England Conservatory*, il étudie avec le violon-solo du *Boston Symphony Orchestra*, Richard Burgin, et avec Félix Winternitz, un ancien confrère et ami de Fritz Kreisler.

Une bourse du gouvernement du Québec lui permet de s'inscrire à l'École normale de Paris. Il étudie entre autres avec les professeurs Jacques Thibaud et Georges Enesco, et passe brillamment une licence de concert en 1934. En compagnie de la famille Saint-Coeur, Le Blanc séjourne dans la capitale française de 1930 à 1938. Il joue comme soliste de l'orchestre de l'École normale dirigé par Alfred Cortot et effectue une tournée en Hollande, en Belgique et en Suisse. Pendant la saison 1935-1936, il occupe le poste de premier violon de l'Orchestre symphonique de Paris, alors dirigé par Pierre Monteux.

Retour en Amérique

De retour à Québec en 1938, il entend se consacrer au métier de professeur. «*Mon intention est de m'installer à Québec [...] et de m'y livrer surtout à l'enseignement*», déclare-t-il au journaliste E. Hodgson du *Progrès du Golfe*. L'École de musique de l'université Laval l'engage comme professeur et il accepte quelques élèves privés. Il doit rapidement adapter son métier de professeur à celui d'interprète, tant les sociétés de concerts et la radio le sollicitent. Son interprétation du *Concerto* de Brahms avec l'Orchestre symphonique de Montréal lui vaut une invitation à jouer des concertos de Bruch, Mendelssohn et Beethoven avec le même orchestre.

En 1938, il achète un superbe violon Guadagnini à New York avec lequel il fait ses débuts à Town

Hall, le 9 mai 1939. En juillet et novembre de la même année, il se produit à Carnegie Hall. La critique américaine l'accueille avec autant d'enthousiasme que la critique montréalaise et québécoise. Selon le *New York Times* du 27 novembre 1939, «il joue Brahms avec sensibilité et poésie, Bach avec brio, Tartini avec raffinement». La Columbia Concerts Corporation, responsable des tournées de Jascha Heifetz et Yehudi Menuhin, l'accepte comme membre et lui organise plus de 300 concerts au Canada et aux États-Unis entre 1941 et 1946; il se produit à côté d'artistes tels que Bampton, Crooks, Piatigorsky et Sayao. Le 6 décembre 1941, il joue à la Maison-Blanche devant le président Franklin D. Roosevelt. Au cours du concert, le président doit quitter la salle: les avions japonais, apprend-il, bombardent Pearl Harbor.

Une brève carrière

Le Blanc connaît ses plus grands succès aux États-Unis et au Canada. Sa carrière atteint son sommet entre 1938 et 1948. Un événement européen d'envergure marque toutefois cette dernière année: avec la Société des concerts du Conservatoire, il donne en première mondiale le *Concerto no 2* de Darius Milhaud, une oeuvre commandée au compositeur. Peu de temps après, Le Blanc joue à Bruxelles devant la reine Elisabeth de Belgique. Les 12 et 13 janvier 1953, accompagné par l'OSM, il reprend le *Concerto de Milhaud* que Paul Collaer considère comme le plus beau des trois concertos du compositeur et la Société Radio-Canada retransmet l'événement.

Des périodes de dépression de plus en plus longues et fréquentes obligent Le Blanc à diminuer le nombre de ses apparitions en public. On doit même l'hospitaliser pendant cinq ans. Il tente une rentrée à Montréal en donnant un concert à la salle du Plateau le 5 avril 1952. Il se produit à la radio et à la télévision avec les Disciples de Massenet, les Petites Symphonies. En janvier 1954, il participe à l'Heure du concert. Le Blanc apparaît une dernière fois en public à l'été 1965 au Centre d'art d'Orford, où le directeur, Gilles Lefebvre, son ancien élève, lui organise un récital.

Par la suite, le nom de Le Blanc refait surface à l'occasion de témoignages rendus à l'artiste qu'il a été, telle la remise d'un doctorat d'honneur de l'université de Moncton le 15 mai 1982. Il habite Québec et fait des séjours prolongés à l'hôtel Château Bel-Air de Sainte-Pétronille de l'île d'Orléans. De vieux amis, Henryk Szeryng et son accompagnateur John Newmark lui rendent parfois visite. Sa soeur Jeannette, autrefois sa secrétaire et son impresario, sa femme et ses enfants, Louise, André et Sylvie, apportent leur aide et leur réconfort à cet homme «*prématurément usé par le travail, le surmenage, la fatigue*».



De retour dans la vieille capitale en 1938, Arthur Le Blanc enseigne d'abord à l'École de musique de l'université Laval tout en donnant de nombreux récitals. (Carte postale, collection Yves Beauregard).

Gertrude Gravel, son épouse, fonde en 1957 la compagnie de disque Acadia: elle veut perpétuer le souvenir des merveilleuses interprétations de son mari. Tout en travaillant à l'Office national du film, elle réussit à produire trois enregistrements. À la sortie du troisième, Le Blanc se dit «*tout heureux et prêt à recommencer*». Il garde toujours l'espoir d'un retour à la scène quand les forces lui reviendront. Il voudrait fonder une école de violon. Élève pendant trois ans à Paris de Paul Dukas et Nadia Boulanger, il a composé une



En 1957, Gertrude Gravel, l'épouse d'Arthur Le Blanc, fonde la compagnie de disques Acadia pour garder en mémoire les merveilleuses interprétations de l'artiste. (Collection Jeannette Le Blanc).



Arthur Le Blanc d'après
le caricaturiste Robert
La Palme vers 1940.

Petite Suite canadienne pendant les années 1940. D'autres oeuvres restent à terminer. Mais sa santé ne s'améliore pas et il meurt le 19 mars 1985 à Québec.

Les violons d'Arthur Le Blanc

Le Blanc joue sur des instruments de grande valeur, et ces derniers ont sans doute contribué à faire de lui le violoniste à la sonorité incomparable dont on garde le souvenir. Il fait ses débuts en Amérique avec un Guadagnini fabriqué en

1774. Un soir de récital, en novembre 1942, il fait une chute malencontreuse et casse son instrument. L'importance des dommages le rend irrécupérable.

En 1946, les Amis d'Arthur Le Blanc, aidés financièrement par la famille Ludger Simard de Sorel, achètent chez Wurlitzer à New York un Stradivarius fabriqué par le maître luthier à l'âge de 90 ans. Niccolò Paganini aurait été impressionné par la qualité sonore de l'instrument, alors la propriété de la famille Des Rosiers de Lyon et Moulin. Un archet Tourte, donné à Wieniawski par l'empereur d'Autriche, accompagne le Stradivarius. En septembre 1975, un voleur s'empare de deux violons dont le Stradivarius et son archet dans la chambre occupée par Le Blanc au Château Bel-Air. Un appel anonyme permet à la Sûreté du Québec de retrouver les précieux instruments intacts, après 17 jours de recherche. En 1977, Le Blanc se départit de son Stradivarius au profit de la violoniste Angèle Dubeau. Il a eu d'autres instruments de prix, dont un Paul Kaul et un Gasparo da Salò (1540-1609), du nom du chef de la lignée des grands luthiers.

Le jeune Quatuor Arthur Le Blanc, actuellement en résidence à Moncton, mais composé de musiciens de Québec, rappelle le nom du violoniste déjà presque oublié. D'autres formations, associations ou organismes culturels contribueront-ils à leur tour à perpétuer le souvenir de celui qui, en quelques années, a su se bâtir une réputation de violoniste remarquable, l'un des premiers connus à l'étranger? Il serait souhaitable que certaines interprétations d'Arthur Le Blanc fassent l'objet de réédition pour entendre de nouveau l'admirable sonorité de l'interprète et de ses merveilleux instruments. ♦

**Professeure d'histoire de la musique au Canada,
université Laval*



CAHIERS D'HISTOIRE

- revue d'histoire générale
- instrument de référence indispensable

ABONNEZ-VOUS 1 an • 3 numéros • 10,00 \$

«*Parmi tous les exercices de l'esprit le plus utile est l'histoire*»
– Salluste

Département d'histoire, Université de Montréal
C.P. 6128, succ. A, Montréal (Québec) H3C 3J7
(514) 343-6234